

between external authorities and local elites (presumably with an extensive family network) who sometimes collaborated with external domination and sometimes led a resistance against it. In either case, the individuals and groups involved were motivated primarily by the desire to affirm their own status and power. As the meticulously researched and impressively analytical articles in this collection demonstrate, then, Christian Dessureault has made an important contribution to our understanding of Lower Canada's preindustrial rural society, one that challenges the somewhat romantic notion of an egalitarian and socially cohesive rural majority. The implications are far-reaching, not only for historical research on French-Canadian society, but for rural history well beyond the borders of Quebec.

J. I. Little
Simon Fraser University

DYCK, Erika et Alex DEIGHTON – *Managing Madness: Weyburn Mental Hospital and the Transformation of Psychiatric Care in Canada*. Winnipeg, University of Manitoba Press, 2017.

Il est aisé, lorsqu'on s'attache à écrire l'histoire d'une institution de soins, de tomber dans l'hagiographie et la prosopographie, d'autant plus quand la demande ou l'idée d'un tel projet émane de l'administration ou, comme dans le cas présent, d'un ancien soignant de l'établissement. Mais ce n'est pas dans les habitudes de l'historienne Erika Dyck, titulaire de la chaire de recherche du Canada en histoire de la médecine à l'Université de la Saskatchewan, de s'engager dans des voies traditionnelles et trop souvent empruntées ; ses recherches sur le LSD, l'eugénisme et la psychiatrie des Prairies en témoignent. Nul doute, donc, qu'en s'attaquant à l'histoire du Weyburn Mental Hospital, le deuxième hôpital psychiatrique de la Saskatchewan, ouvert en 1921, elle allait produire une étude originale, qui sorte des sentiers battus. Et c'est peu dire que cet ouvrage est loin des classiques histoires d'hôpitaux qui hantent encore souvent les rayons d'histoire de la médecine de nos bibliothèques.

Avec *Managing Madness*, Erika Dyck relève avec une grande habileté un défi de taille : celui de produire une histoire institutionnelle passionnante qui soit également une histoire sociale, scientifique et politique particulièrement riche de la santé mentale en Saskatchewan, le tout en travaillant avec une équipe multidisciplinaire. Car en plus d'Alex Deighton, un de ses anciens étudiants de maîtrise avec qui elle signe l'ouvrage, Dyck s'est associée, pour écrire ce livre, avec un étudiant en médecine du nom d'Alex Dyck (aucun lien de parenté), le psychiatre Hugh Lafave, qui travailla dans l'établissement à partir des années 1960, ainsi que les psychologues Gary Gerber et John Mills. Enfin, à la mort de ce dernier, elle œuvra aux côtés de sa femme et de son fils pour finaliser sa contribution à l'ouvrage. Malgré cette équipe nombreuse et diverse, le résultat

final est d'une cohérence et d'une unité semblables à celles d'une monographie rédigée par une seule personne.

Le livre comprend huit chapitres à la fois thématiques et chronologiques. Il commence par une imposante introduction, dans laquelle les auteurs s'interrogent sur les regards pluriels qui peuvent être portés sur l'asile et sur les enjeux et défis de leur mutualisation au sein d'une histoire qui fasse sens. Erika Dyck et ses collaborateurs ne cachent d'ailleurs rien des difficultés rencontrées pour intégrer les perspectives, parfois divergentes, de chacun sur ce que fut la vie dans cet asile psychiatrique, souvent considéré comme le dernier construit dans le Commonwealth et le plus grand d'Amérique du Nord. Ils indiquent en outre leur attachement commun à tenir compte du regard et du vécu des patients qui fréquentèrent l'institution. L'introduction débute d'ailleurs par le récit fictionnel de William, interné aux premières heures de l'établissement. À l'aune des grandes lois encadrant au long du XX^e siècle la prise en charge des malades mentaux dans la province, les auteurs tissent ensuite la trame des chapitres à venir.

Le tout premier présente d'abord le contexte social et politique qui a conduit à l'ouverture de ce nouvel asile en décembre 1921. Le développement de l'hygiène mentale, porté notamment au niveau national par le Canadian National Committee for Mental Hygiene, et la surpopulation du premier hôpital psychiatrique de la province, le North Battleford Mental Hospital, s'ajoutent à l'enthousiasme politique des « boosteristes » pour expliquer l'émergence de cette imposante structure victorienne, alors vue comme un marqueur de la puissante civilisation britannique, dans la petite ville de Weyburn. Le deuxième chapitre traite ensuite de la vie dans ce temple de la civilisation. Il marque d'emblée la distance qui pouvait exister entre l'image renvoyée par l'hôpital et les politiciens qui en soutenaient l'existence, d'une part, et le vécu des patients qui y étaient internés, d'autre part, vécu qui se qualifiait souvent par de la souffrance et du mal-être. Le troisième chapitre examine quant à lui les « faux départs » qu'a connus l'établissement au cours des années 1930 et qui ont conduit à altérer l'image positive que le public se faisait jusqu'alors de l'hôpital. Les auteurs y reviennent notamment sur le développement de mesures eugénistes au sein de l'institution et sur les effets délétères de la Grande Dépression. Le quatrième chapitre décrit pour sa part le déploiement, après la Seconde Guerre mondiale et l'élection de la Cooperative Commonwealth Federation, d'une prise en charge « socialisée » des problèmes de santé mentale, à une époque où toutes les institutions de la province, y compris le Weyburn Mental Hospital, sont déjà surpeuplées. Il relate aussi la transformation du regard posé sur les patients, autrefois essentiellement considérés comme des criminels potentiels ou réels, l'émergence d'un programme intensif de formation des gardiens et infirmières en psychiatrie et, finalement, le glissement vers une psychiatrie communautaire qui commençait à s'opérer. Ainsi redevenu lieu d'optimisme thérapeutique, l'hôpital voit naître toutes sortes d'expérimentations auxquelles le cinquième chapitre fait écho. Les nouvelles thérapies, biologiques puis pharmacologiques, transforment le fonctionnement de l'asile à mesure que sa population change. Mais là où la Saskatchewan et l'hôpital de Weyburn vont surtout s'imposer comme des pionniers dans l'histoire de la psychiatrie, c'est

dans l'utilisation du LSD et des drogues psychoactives pour le traitement des pathologies mentales. C'est en effet à Weyburn, en 1956, qu'apparaît le terme « psychédélique », sous l'influence du psychiatre anglais Humphry Osmond arrivé dans l'établissement en 1951. Les expérimentations dans le domaine de la communautarisation de soins vont également bon train à la même époque et conduisent progressivement, au début des années 1960, à la mise en œuvre d'un plan de désinstitutionnalisation. Cette dissolution, d'abord symbolique puis effective, des murs de l'hôpital est étudiée au chapitre 6. Tandis que la Canadian Mental Health Association, qui milite partout au pays en faveur du développement de soins de santé mentale hors de l'hôpital, critique le gouvernement de T. C. Douglas pour avoir réduit son investissement dans le domaine psychiatrique, Hugh Lafave et Frédéric Grunberg réorganisent les services du Weyburn Mental Hospital en vue d'assurer la transition des soins vers la communauté, persuadés qu'ils pourront un jour fermer totalement l'établissement. Cette fin programmée de l'asile, qui est alors en vue dans l'ensemble du Canada, est étudiée plus précisément au chapitre 7. Pendant qu'on tente de réduire le nombre de lits et de patients, de nombreux psychiatres, qui avaient fait de la Saskatchewan un pôle d'innovation majeur, quittent peu à peu la province à la recherche de nouveaux défis. De leur côté, les infirmières réorganisent au même moment leur pratique à l'aune de la communautarisation grandissante de la prise en charge. Mais en 1967 survient le massacre de Shell Lake, au cours duquel un ancien patient de l'hôpital de North Battleford tua neuf personnes d'une même famille sur ordre des voix qu'il entendait dans sa tête. Cet incident eut pour effet de raviver un débat latent sur les dangers et les limites de la désinstitutionnalisation en cours. D'autant que la réalité des patients renvoyés dans leur milieu, qui vivent alors souvent le syndrome des portes tournantes et une transinstitutionnalisation aussi diffuse que difficile, atténuait l'optimisme des défenseurs de cette transformation profonde des soins de santé mentale. Comme l'expose finalement le huitième et dernier chapitre, l'expérience que firent les patients de cette désinstitutionnalisation fut d'ailleurs ambivalente. La communautarisation créa en effet de nouveaux besoins, de nouveaux défis et de nouvelles difficultés. La stigmatisation était ainsi toujours de mise et les associations de patients, qui se multiplièrent à partir des années 1960, s'emparèrent rapidement de cet enjeu central, tandis que les gouvernements commencèrent dès les années 1970 à réduire leur investissement, tant financier que politique, dans les problématiques de santé mentale. Des récits de patients fictifs, reconstitués grâce à l'étude des dossiers médicaux de Weyburn et présentés à la fin du chapitre, nous rappellent, tout bien considéré, que la situation des personnes souffrant de problèmes de santé mentale reste difficile et souvent dégradante, malgré la transformation des modalités de leur prise en charge. Réduisant de moitié sa population entre 1964 et 1966, le Weyburn Mental Hospital fut l'un des établissements à appliquer le plus rapidement la politique de désinstitutionnalisation. Néanmoins, force est de constater, comme le rappellent les auteurs en conclusion, que l'institutionnalisation des personnes souffrant de problèmes de santé mentale est loin d'avoir disparu, en Saskatchewan comme

ailleurs. Elle est simplement devenue éclatée et fragmentée, ce qui a conduit les malades vers des parcours transinstitutionnels complexes et désarticulés.

En fin de compte, si le portrait de la désinstitutionnalisation psychiatrique en Saskatchewan dressé par Erika Dyck et son équipe sur la base de l'étude du Weyburn Mental Hospital n'est pas des plus réjouissants, il est certainement des plus exacts et des plus pertinents. En abordant, par le biais de cette institution, la question de l'évolution des soins de santé mentale sous l'angle tant scientifique que social et politique, les auteurs de *Managing Madness* nous offrent en effet un portrait réaliste et des plus nuancés de ce que fut la transformation des modalités de prise en charge de la maladie mentale dans cette province des Prairies canadiennes au cours du XX^e siècle. Ils contribuent ainsi avec finesse et à-propos à l'enrichissement de l'histoire de la psychiatrie canadienne contemporaine, dont beaucoup de pans restent encore à étudier. Ils participent de plus au renouvellement global de l'historiographie de la santé, qui ne peut plus désormais échapper à la mutualisation des points de vue et au dépassement d'une histoire de la médecine centrée sur les seuls médecins et leurs institutions. En ce sens, l'ouvrage de Dyck et Deighton s'impose comme une référence majeure, en raison de sa grande qualité, pour appréhender l'histoire de la santé mentale dans le Canada contemporain et pour comprendre plus précisément, et avec les nuances requises, les modalités complexes du déploiement de la désinstitutionnalisation psychiatrique sur le territoire de la Saskatchewan.

Alexandre Klein
Université Laval

ENGELSTEIN, Laura – *Russia in Flames: War, Revolution, Civil War 1914-1921*.
New York: Oxford University Press, 2018. Pp. 823.

After a bit of a lull in the study of the Russian revolution since the first years following the collapse of the Soviet Union, the centenary of the revolutions of 1917 has, not surprisingly, led to a flurry of new books on the subject. In her panoramic new account of the revolutionary period, Laura Engelstein focuses on politics and the problem of power: it was one thing for the Bolsheviks to seize power in October 1917, but they then had to reconstitute authority in the territories of the former Russian Empire—to reconstruct power in order to win the ensuing civil war. This the Bolsheviks did by mobilizing violence not just as a destructive force but as an instrument for building state institutions.

Engelstein's lively narrative draws on a vast array of primary sources, the rich historiography produced from the late 1960s through the late 1980s, as well as a deep reading of newer post-Soviet studies, especially Russian ones, in order to anchor those revolutions firmly within the broader context of seven years of war, state collapse, and imperial disintegration. Her periodization and conceptualization reflect transformations of the field in the past quarter century.